



[retour site](#)

Fluctuantes solidarités

Quelques souvenirs :

Dans l'album familial, une petite fille de 6 ans porte mon nom, endimanchée, avec des gants et des chaussettes blanches, un petit chapeau.

Peu après que cette photo fut prise, commença la « drôle de guerre » qui débuta le 3 Septembre 1939 : une déclaration de guerre sans combats incita, pourtant, la famille à quitter la ville de Metz pour se réfugier à Bourbonne-les-Bains, dans une maison très rustique : femmes, enfants, grands-parents, les pères étant mobilisés.

Nous étions, avec très peu de bagages, devenus des « réfugiés », disait-on alors, « des réfugiés lorrains » qui redoutaient, à juste titre que leur province ne soit envahie, voire annexée. L'hiver 1939 fut tranquille, et pour nous, les enfants, joyeux. Puis, de sinistres nouvelles nous parvinrent, du front. Les adultes, collés à la radio, commentaient, affolés, la foudroyante avancée allemande. Quand les troupes ennemies ne furent plus qu'à 20 km de Bourbonne, ma mère prépara un baluchon, j'emmenai les Contes de Perrault et ma dernière poupée, que je devais, le surlendemain, abandonner. Nous grimpâmes sur un camion de l'armée française. Mon cousin (à peine 15 ans) enfourcha son vélo.

Toute la France était sur les routes, à pied, en vélo, en charrettes tirées par des chevaux.

Sur ces camions militaires, s'entassaient riches et pauvres, citadins et ruraux, jeunes et vieux. A la première halte, à Vesoul, nous dormîmes sur la tapis de la salle de séjour d'un médecin qui avait ouvert sa maison. Plus tard, tout le monde se coucha dans le fossé, sous la mitraille ; je me souviens du jeune soldat qui mit son casque sur ma tête, geste inoubliable.

Les gens ne voyageaient pas, en ce temps. Ma mère ne connaissait pas la France du Sud . À Toulouse, sans abri, nous nous réfugiâmes sur les quais de la Garonne, quand une jeune femme vint à notre secours ; elle nous proposa son appartement, elle-même allant dormir chez des amis.

« Quoiqu'il puisse arriver, dit ma mère, nous ne devons pas tomber aux mains des allemands, parce que nous sommes juifs ». Je ne compris cela que plus tard.

Nous prîmes un train pour Luchon et nous y rencontrâmes Mme Saales qui parlait occitan : dans sa maison, dit-elle, dans son village perché, nous serions à l'abri de la guerre. Dans ce paradis, je vis, pour la première fois, des montagnes enneigées, l'été. Lorsque l'armistice fut signé, tout le village, en larmes, écouta, à la radio, sur la place, le discours de Pétain.

Nous autres français, disaient les gens, avons perdu la guerre. Mon père avait été fait prisonnier.

Pourtant, tout cela, pour moi, respirait l'aventure.

Nous quittâmes cette montagne magique pour nous réfugier chez mon oncle à Lyon, démobilisé en hâte. L'oncle accueillit tous les amis lorrains dans son logement minuscule.

La situation parut se normaliser. Mais bientôt, ces lyonnais habitués à la bonne chère, connurent un très sévère rationnement alimentaire. À la même époque, l'on put voir partout des affiches placardées. Elles mettaient en garde les honnêtes gens, les « vrais français » contre le danger que représentaient les juifs, responsables de la guerre, de la pénurie, monstres sournois aux longs doigts crochus. Fort heureusement, le Maréchal pourvoyait à tout et avait, très rapidement, interdit à cette « race » malfaisante d'exercer de nombreuses professions.

A l'école, certains instituteurs s'inspirant sans doute des méthodes de Goebbels, tenaient des discours haineux contre les élèves juifs. Après quelques incidents humiliants, j'eus l'immense chance d'arriver dans la classe de Monsieur Petit, sévère, énergique, qui ne transigeait pas avec les valeurs de la République. Il persuada

mon père que les filles, aussi, étaient capables aller au lycée, et, en dépit des préjugés de l'époque, que cela ne détruirait pas leur faible cerveau.

Par ailleurs, M. Petit était persuadé que la culture était le plus puissant antidote à ce qu'il appelait la « barbarie », idée que nous partagions, naïvement. Illusion, peut-être, mais qui nous transformait, nous autres écoliers, en vaillants petits résistants à l'oppression et en défenseurs de notre pays.

Ainsi, j'intégrai le collège moderne, place Guichard, en 6ème.

Pendant l'automne 1942, les rafles commencèrent dans Lyon, zone libre. Nous habitons un petit appartement dans le quartier de la Guillotière, rue Villeroy. Mon père, revenu

de captivité, a travaillé dans diverses entreprises, comme ouvrier.

Mes parents abritaient parfois des personnes qui avaient fui la zone occupée, mais ceci devint trop dangereux. Il y eût une alerte chaude, la milice arrivant de nuit, peu après le départ d'amis, partis pour essayer de gagner la Suisse.

Impossible d'évoquer toutes les personnes, qui, de manière explicite ou non, nous mirent en garde (fonctionnaires de la Préfecture, secrétaires de mairie, patron d'une entreprise, voisins), nous pressant de trouver un abri pour nous mêmes.

Un matin, la Principale du collège convoqua ma mère. Celle-ci, peu méfiante jusque là, apprit qu'il lui fallait retirer sa fille du collège dès le lendemain : les noms de tous les enfants juifs avaient dû être fournis à l'administration et la

Principale redoutait des rafles imminentes à la sortie des classes. Ainsi me sauva t-elle la vie, ainsi que celle d'autres élèves.

Se procurer des faux papiers et un abri n'était pas si facile : deux tentatives échouèrent, les faux papiers étant vite repérés.

Nos sauveurs furent les camarades de travail de mon père : la solidarité ouvrière n'était pas un vain mot, ni l'entraide entre les lorrains « réfugiés ». Ces gens simples et généreux n'ont pas hésité, ni ménagé leur aide à des juifs, ce qui pouvait leur coûter la vie. Tous, chargés de familles nombreuses, subissaient pourtant, au quotidien, l'endoctrinement par la radio et par les caricatures haineuses qui tapissaient les murs de la ville.

Ils témoignèrent nous avoir connus depuis fort longtemps dans la ville de Metz, dont ils

étaient originaires. Ils nous trouvèrent un abri, une petite maison à Décines.

Imprudemment, cependant, nous n'y aménageâmes pas de suite. Un soir, alors que nous nous apprêtions à nous mettre à table, la crémillère de la rue Paul Bert accourut : « Vite, partez, ils sont en train de rafler dans le quartier. » Nous prîmes la fuite, séparément, selon un plan concerté d'avance, dans le calme, mais sans oublier la casserole qui contenait notre repas, ficelée sur le porte-bagages de mon vélo.

La petite maison à Décines n'était guère confortable mais nous avions un jardin, grâce auquel nous eûmes des légumes et des fruits, purent élever des lapins. Nous étions, pourtant, perpétuellement sur le qui-vive, ce qui semble n'avoir pas échappé à nos voisins, communistes militants : « Il y a un passage dans la haie, dit

cette dame à ma mère, et si vous voulez passer dans notre jardin et ensuite dans notre cave, » Une connivence sans questions ! De l'autre côté, un milicien, muet, qui ne fit pas de zèle !

Mon oncle voyait souvent un certain abbé Laurent, qui avait été aumônier des armées. Nous avons supposé que ce dernier, dont nous n'avons plus entendu parler après la guerre, appartenait aux réseaux chrétiens de Lyon. Par l'intermédiaire de l'abbé, je fus admise au pensionnat St Joseph à Tassin-la-Demi-Lune, évidemment, avec mes faux papiers et après avoir pris soin d'effacer soigneusement mon nom de tous les livres et cahiers.

Mon oncle, son épouse, et leur petit garçon d'un an, trouvèrent refuge, toujours grâce à l'abbé, dans une école d'horticulture : mon oncle y était jardinier, son épouse cuisinière.

La Libération de Lyon eût lieu le 03 septembre 1944, dans une liesse indescriptible, mais, pour nous, beaucoup d'amis manquaient.

Après la capitulation de l'Allemagne en mai 1945, nous rentrâmes à Metz dans une ville dévastée et je poursuivis ma scolarité, bon gré, mal gré, dans un lycée dans lequel l'influence nazie a perduré quelques années. Un choc ! Je fus très mal accueillie ; même, mon bon niveau scolaire était une « usurpation », une forme de « calamité ».

Une question « historique » s' était posée, avant ce retour : garderions-nous notre nom de guerre ou reprendrions-nous notre nom véritable ? Nous en discutâmes et jugèrent bon de reprendre notre vrai nom. Mon père était universaliste, très solidaire d'autres personnes persécutées dans le monde : « Et les noirs, disait-

ils , pourraient-ils se cacher ? pourraient-ils changer de peau ? »

.....

Usurpation et calamité :

L'ancêtre Jacob, celui qui avait chèrement vendu des lentilles à son frère, chasseur, et l'un de ses douze fils, Levi, qui avait accepté de vendre son jeune frère, Joseph, comme esclave, n'étaient, certes pas, des exemples de solidarité familiale que nous aurions pu prendre pour modèles. Ce Jacob, après avoir voulu, en songe, dresser une échelle jusqu'au ciel, combattu par un ange, était rudement retombé sur le sol, et boitait, depuis . Un être humain, très ordinaire, en somme !